

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 51

Artikel: Entre dames
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tionné. Il fait chaud. Sur le quai, on se serre une dernière fois la main. Les mioches sont fiers d'avoir un papa-soldat.

Ceux du train interpellent ceux qui s'apprécient à y monter.

— Tiens, voilà Marc ! Adieu François ? Es-tu d'aplomb ? As-tu aiguisé ton coupe-choux, au moins ? Ça va être plus sérieux qu'à La Tour, hein, Jules ?

— J'te crois, mon vieux, mais n'aie pas peur, on est là. C'est pas pour rien qu'on a fait de la gym depuis bientôt vingt ans. On a encore bon pied et bon œil. Qu'ils y viennent, quels qu'ils soient !

Le président de la petite section part aussi, tout guilleret et fier, en même temps. Sa belle-sœur fourre encore quelque chose dans son sac à pain.

— Ces vieux garçons, ça ne pense à rien. Sans moi, il partait sans un jeu de cartes. Ti possible, quel étourdi !

Au moment où le train s'ébranle, Rosine, la plantureuse épouse du maître boulanger de l'endroit, lui crie :

— Fais attention, Jules, avec ces Allemands... on ne sait jamais.

Et Jules de répondre, avec un gros sourire dans sa large face bon enfant :

— Ouah, ils sont peut-être moins terribles qu'on ne croit. Ils veulent pas nous avaler sans boire !

Déjà, au tournant là-bas, le dernier wagon du train a disparu. Lentement, le quai de la gare se vide ; la petite station retombe dans sa somnolence accoutumée. Sur le chemin qui monte au village, les femmes, les vieillards retournent lentement à leurs foyers ; mais le souci se trahit, maintenant, sur tous les visages. Devant les hommes, c'est sûr, on faisait semblant de ne pas voir les choses en noir. Mais, sait-on ce qui va arriver ? Les reverra-t-on, ces hommes, ce père, ce frère, ce parent ? Françoise, qui a la réputation de mener son homme un peu à la dure, paraît réfléchir. Elle s'arrête, pour souffler peut-être, à moins que ce ne soit d'émotion contenue :

— Tu sais, Fanchette, au fond, il n'est pas plus mauvais qu'un autre, mon homme. Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

Et pendant que chacun retourne vaquer à ses affaires, les gamins se sont rassemblés sur la place du collège. En un clin d'œil, chacun s'est muni d'un échalas ou d'un bâton tiré d'un fagot. Les voici, alignés sur deux rangs, comme ils ont vu faire aux gyms. Théo, le petit au syndic, s'est assublé d'un vieux képi d'agent de police, orné d'une plume blanche, sans doute « chipée » à sa sœur, la modiste. Il s'est nommé général, naturellement. Le fils du régent fait l'office de lieutenant, tandis que Jean-Louis, le petit fils de l'épicierie, bat la générale sur une boîte à biscuit suspendue à une ficelle.

Prussiens, tenez-vous bien !

(*Le Gymnaste vaudois.*)

F. WÖELFLI.

L'Agenda des Dames pour 1915 (Administration, Tour Maîresse, Genève) vient de sortir de presse. Sa couverture est ornée d'une phototypie de F. Boissonnas, représentant une belle Alsacienne, les cheveux ornés du ruban noir à grandes boucles, bien connu. Outre le texte commun à tous les almanachs, il contient nombre d'articles, nouvelles, pensées, conseils, recettes, choix avec soin et entremêlés de quelques phototypies artistiques de Boissonnas. — Son prix n'est que de 30 centimes.

L'agrément du piano. — En soirée chez M. Y., un pianiste émérite fait son entrée. La maîtresse de maison se précipite vers lui :

— Je vous en prie ! jouez-nous donc quelque chose ! C'est d'un triste ici ! Dès qu'on entendra le piano, on se mettra à causer.

LE PATOIS D'EN FACE

Nous autres, Vaudois, avons été jadis, on le sait, sujets des joyeux et belliqueux princes de Savoie. Aujourd'hui encore, toute trace ne s'est pas effacée de cette domination ; il y a plusieurs points de ressemblance entre les populations des deux rives du Léman. Que de familles vaudoises dont il faut aller chercher le berceau dans l'une ou l'autre de ces vallées que, d'ici, nous voyons s'ouvrir entre ces Alpes savoisiennes si familières à nos yeux et qui, avec les Alpes vaudoises, font au Léman un cadre si majestueux.

Ah ! la Savoie, quel délicieux pays, et comme il gagne à être connu, dans ses coins même les plus reculés. Nous l'ignorons presque, nous autres Vaudois. Il faut passer l'eau, alors, vous comprenez, c'est au diable vert.

Le patois savoyard est aussi parent du nôtre, encore que sa prononciation diffère fort de celle du patois vaudois, ainsi qu'en le verra par les lignes suivantes d'un chroniqueur genevois.

La langue populaire de la Savoie n'est pas une altération du français ; encore moins est-il un jargon dépourvu de toute règle et de tout intérêt. C'est une vraie langue, régie par des lois fixes et des règles grammaticales précises, et possédant un vocabulaire fort étendu (plus de 16,000 mots).

C'est un des nombreux dialectes formés au commencement du moyen-âge par la décomposition du latin, langue des Romains.

La prononciation de ce latin n'était pas uniforme : chaque nation conquise par Rome, tout en adoptant la langue du vainqueur, lui imprime certaines nuances différentes, amenées par sa manière de prononcer sa propre langue originelle et y mêlant quelques mots de celle-ci. Les invasions des peuples du Nord, aux V^e et VI^e siècles, multiplièrent encore ces modifications et introduisirent de nouveaux termes. Il se forma ainsi à la longue plusieurs langages différents, dont les uns sont devenus les langues officielles des Etats de l'Europe occidentale : Italie, France, Espagne, Portugal et les autres sont restés les patois des diverses provinces de ces pays.

Il semble, à première vue, que la Savoie aurait dû, en raison de sa longue autonomie, se constituer une langue écrite, officielle et littéraire, égale au français, à l'italien, à l'espagnol. Il n'en a cependant rien été. Mais on le comprend facilement, si l'on réfléchit que jusqu'au X^e siècle ce pays fit partie des possessions des principaux capétiens et carolingiens ; que plus tard, malgré son indépendance politique et administrative, la Savoie ne fut, au point de vue intellectuel, qu'une annexe de la France. Tous ses princes passèrent une partie de leur vie à Paris ; ils établirent à leur Cour, à Chambéry, les usages, les costumes, le langage de la Cour de France ; la noblesse savoyarde, la magistrature, le clergé ne voulaient parler et écrire que le langage de la Cour ; les jeunes gens allaient étudier dans les universités françaises et y prenaient l'habitude de parler français ; la bourgeoisie des villes imita la noblesse. Ensuite que le langage savoyard, dédaigné des classes dirigeantes et des personnes instruites, abandonné au peuple ignorant, resta pour toujours à l'état de « patois ».

La meilleure manière de définir et délimiter ce langage est de dire que c'est celui qui se parle dans tous les pays ayant formé autrefois la monarchie de Savoie, c'est-à-dire les deux départements savoisins actuels, la Bresse, le Bugey, la Michaille, le Pays de Gex, une partie du département de l'Isère, les cantons suisses de Genève et de Vaud, une partie de ceux de Berne et de Fribourg, le Bas-Vaïais et la vallée d'Aoste.

Tous ces pays parlent une langue que l'on peut appeler commune, parce qu'elle possède les mêmes caractères généraux, mais qui subit dans les diverses parties de son domaine d'assez nombreuses variations.

Une étude attentive montre cependant que ces différences sont de cinq sortes : différence de mots ou de vocabulaire : certains termes, certaines locutions sont propres à une vallée et remplacés ailleurs par des équivalents entièrement différents ; différence de prononciation de mots communs à tout le territoire : c'est la variation la plus importante ; acceptations différentes d'un même mot en des

lieux différents ; différences de sons et d'articulations : certaines vallées ont des sons ou des articulations inconus ailleurs ou modifiés plus ou moins profondément ; différences d'accent et de physionomie du langage : dans certaines localités, on parle de façon vive, cadencée ; dans d'autres d'un ton sec et rude ; ailleurs, le langage est doux et coulant ; ailleurs encore, il est un peu guttural et saccadé, etc.

Une particularité à noter, c'est que les habitants de chaque vallée, ou canton croient parler le *vrai* patois et s'imaginent que les différences qu'ils observent chez les autres sont des déformations, des corruptions du leur. Ils s'en moquent et les confondent en les exagérant. Le Chablaisien se moque du Vaudois, le Faucignierand raille le Bornand, le Rumillien rit du Chambérien, le Bauju du Séminin, et ainsi des autres.

Nos domestiques. — Mme X... donne une course à sa domestique.

— C'est bien, madame, quoique ce ne soit pas tout à fait mon chemin, j'abdiquerai un peu à gauche.

La livraison de *décembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le rôle de la Suisse, par Virgile Rossel. — Choses vues. L'hôpital au couvent, par Albert Dauzat. — Histoire de deux jeunes hommes, d'un cheval et d'un pré, par Henry Derbon. — En Belgique, par Henry Sienkiewicz. — La guerre aérienne, par R.-W. d'Eversteg. — Le soldat et la patrie. Vers, par François Franzoni. — Le tétonas, par Henry de Varigny. — Variétés : Notes d'un témoin, par X. — Chroniques allemande, par A. Guillard ; suisse romande, par Maurice Milloud ; scientifique ; politique — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome LXXVI.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Entre dames. — A propos, ma chère, quel âge avez-vous ?

— Oh ! je ne dis plus mon âge, j'ai l'âge que je paraît.

— Je vous croyais plus jeune que ça.

Album Souvenir. — *La Patrie suisse* va publier un album souvenir de la mobilisation de l'armée fédérale. On sait que ce journal, très apprécié de ses nombreux lecteurs, édite, sur les principales manifestations de notre vie nationale, des albums illustrés toujours fort bien venus. La mobilisation est riche de vues intéressantes et diverses, et cette publication de *la Patrie suisse* sera beaucoup demandée.

Grand Théâtre. — Le Grand Théâtre continue la série de ses succès. Nous avons une troupe absolument exceptionnelle.

Demain dimanche, *Le Duel*, 3 actes de Lavedan, et *La Gloire ambulancière*, 1 acte de Tristan Bernard. — Mardi, *Le Barbier de Séville*, opéra en 4 actes de Rossini, avec Mme Lily-Dupré, MM. Denizot et Jacquin. — Jeudi, *Le Grillon*, 3 actes d'après Dickens.

* * *

Kursaal. — Le Kursaal, qui a, comme le Théâtre, le don d'attirer foule de spectateurs à chacune de ses représentations, nous redonnera, aujourd'hui samedi, et demain dimanche en matinée et soirée, *Mon Bébé*, la très amusante pièce en 3 actes, de Maurice Hennequin, qui eut un si juste succès la semaine dernière.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

66
Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.